

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 16 JANVIER, 1879.

No. 21.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Enfin il aperçut près de lui la lumière qui l'avait guidé jusque-là. Il s'avança rapidement et entra sans frapper dans la salle. Devant le feu était assis l'hôtelier et deux ou trois autres individus, des conducteurs ou des garçons d'écurie probablement. Le premier se retourna aussitôt vers lui.

— N'y a-t-il pas ici un jeune homme de la ville qui doit prendre la diligence demain matin ?

— Il y a, en effet, un jeune homme qui doit partir de grand matin ; mais je ne sais d'où il vient.

— Est-il dans la maison ?

— Il est monté dans sa chambre ; il a demandé une lumière il y a quelques minutes.

— Voudriez-vous me conduire chez lui ?

Et il y avait quelque hésitation dans la demande du jeune homme.

— Oui, oui, certainement ; avec plaisir.

L'hôtelier prit une lumière et le conduisit à travers un étroit couloir dans la cour de l'hôtel ; puis ils montèrent quelques degrés.

— C'est ici, monsieur. Et l'aubergiste lui indiquait une porte du doigt.

— Merci.

James frappa doucement ; une voix de l'intérieur demanda :

— Qui est là ?

Il avait reconnu la voix de Rodolphe.

— Un ami ; James James Edwards.

La porte s'ouvrit aussitôt, et Rodolphe apparut sur le seuil, les traits contractés, le regard froid et dur.

— Pourrais-je savoir le motif de votre présence ici ?

— Je viens en ami, monsieur Hunt.

— Vraiment ! mais voilà un monsieur bien cérémonieux. Vous m'avez toujours appelé Rodolphe, je crois ?

— Pardonnez-moi, Rodolphe ; mais soyez bien persuadé que c'est un ami qui vient à vous.

— Entrez alors, asseyez-vous.

James prit un chaise. Rodolphe poussa la porte, la ferma et mit la clef dans sa poche. Ce mouvement

n'échappa pas à Edwards ; mais sa conscience lui disait si haut qu'il n'avait rien à se rapprocher, que bientôt toute pensée de défiance disparut. Rodolphe ne s'assit pas, mais il continua à marcher à grands dans toute la chambre. Il faisait ses préparatifs de départ, à ce que supposa James, car il l'entendit fermer le cadenas d'une valise. Enfin il se dirigea vers James.

— Vous dites que vous êtes venu en ami ; puis-je savoir quelles sont vos intentions bienveillantes ?

Et un sourire ironique accompagna ces paroles.

James lui tendit la main. Rodolphe, les yeux fixés sur un papier qu'il tenait à la main, parut ne pas apercevoir ce geste.

— Croyez-moi, Rodolphe, je n'ai, en effet, que des intentions bienveillantes à votre égard. L'amitié m'a inspiré cette démarche.

— Edwards, vos belles phrases ne prendront pas avec moi : c'est bon pour les jeunes filles et les vieilles femmes ; mais à moi, franchement, elles me pèsent. Vous êtes venu, sans doute, pour gémir sur l'affreux, sur l'épouvantable malheur qui me repousse loin de la société. Et la voix de Rodolphe devenait de plus en plus ironique, son front se plissait, et une joie méchante brillait dans ses regards. Il fixa James, pâle, les dents serrées.

— Et quelle sorte de consolation m'apportez-vous ?

— Rodolphe je vous apporte mon pardon ; et cependant vous avez voulu me faire bien du mal ; je vous pardonne du fond du cœur, et je puis, de la part de vos oncles aussi vous donner de l'espoir pour l'avenir.

— Leur pardon aussi, sans doute. Ah ! ah ! et qui donc leur a demandé mon pardon ? qui donc les a priés de venir à mon secours ? Vous sans doute, généreux jeune homme, vous qui vous êtes lâchement insinué dans leurs bonnes grâces, vous qui m'avez volé leur amitié qui me revenait de droit, vous qui venez maintenant triompher de ma misère !

— Rodolphe, vous me jugez bien mal, et vous avez la conscience de votre injustice. Dieu m'est témoin que j'ai toujours évité de vous nuire, et mon seul but en venant ici ce soir est....

— Assez de paroles, elles m'ennuient ; le monde n'est pas assez grand pour nous contenir tous les deux : prenez et défendez-vous.

En disant ces mots, il présentait à James un pistolet ; au même moment il en armait un autre : il ajusta Edwards.

— Je compterai jusqu'à cinq et ferai feu : dépêchez-vous donc.

James resta un moment frappé d'horreur. Rodolphe continuait de compter. James, jetant par terre le pistolet qu'il avait à la main, se précipita pour arracher l'arme qui le menaçait. Rodolphe le prévint et fit feu. James tomba. Rodolphe s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit, saisit sa valise et disparut.

L'explosion attira bientôt l'hôtelier et sa famille. On frappe à la porte, elle était fermée ; on appelle, personne ne répondait, on brise la serrure.

James était étendu sur le plancher, baigné dans son sang. On le releva et on le mit sur un lit. Après quelques efforts pour le ramener à la vie, on obtint de lui quelques renseignements. Son domestique partit sur-le-champ pour porter la nouvelle à ses amis et chercher le chirurgien. Un exprès fut dépêché à sa mère et à ses sœurs.

M. Tighbody commençait à s'impatienter fort, car la soirée s'avancait et James ne paraissait pas encore. Tout à coup on frappa violemment à la porte de la rue, et une voix appela M. Wharton, Théodore s'avança aussitôt dans le couloir.

La personne demanda le révérend M. Wharton.

— M. Wharton est ici. Désirez-vous le voir ?

— On le prie de se rendre au plus vite chez M. Hunt ; un grand malheur est arrivé, et sa présence est nécessaire.

M. Tighbody ne demanda pas la cause du départ précipité de M. Wharton ; une occasion se présentait pour lui de partir et il se hâta d'en profiter. S'il pouvait être encore le premier à porter la bonne nouvelle de l'acquiescement. Plein de cette heureuse pensée, il se dirigea rapidement vers le quai.

— Plût au ciel que je fusse parti plus tôt ! se dit M. Timothée en entendant le sifflement du vent et le bruit sec de la lame.

Tout en effet, annonçait que la mer serait mauvaise la nuit, et ce brave M. Tightbody n'était pas marin.

Les matelots, penchés sur leurs rames, attendaient un passager.

— Bonne brise ce soir, dit M. Tightbody en s'approchant d'eux.

— Mais oui, assez. Mais il se fait tard ; êtes-vous prêt ? nous partons.

M. Timothée embarqua aussitôt, prit la place qui lui était assignée, et s'accrocha du mieux qu'il put aux bordages.

— Diable ! il vente ferme, on dirait.

— Ça commence ; mais attendez que nous ayons gagné le large.

Ils ne furent pas plutôt sortis de la baie que la lame devient de plus en plus forte. Secoué, ballotté en tous sens, M. Tightbody perdait à chaque instant l'équilibre, roulait sur le dos, sur le ventre, se racrochait aux banes, le tout sans dire un mot. Les matelots semblaient ne pas s'en apercevoir.

Enfin on atteignit la terre à l'endroit même où James était débarqué avec Jim, non loin de l'auberge qui venait d'être le théâtre du crime.

Une fois à terre et sur un plancher plus solide que celui dont les secousses lui avaient rappelé de douloureux souvenirs, M. Tightbody oublia tous les inconvénients du voyage pour ne plus songer qu'au résultat. L'excellent homme se sentait plein d'ardeur ; que dis-je ? il n'hésitait même pas à passer cette nuit-là, malgré les ténèbres et le vent, à travers la *Salle de danse du diable* ! Inutile de dire les histoires effrayantes qu'on racontait sur ce mystérieux endroit.

Chaque fois qu'il se mettait en voyage, M. Timothée, en homme soigneux et économe, apportait toujours avec lui ses provisions, que l'aubergiste mettait avec la voiture sous un hangar disposé pour cela. Cette fois donc, M. Tightbody s'était pourvu, comme de coutume ; de plus, ayant songé qu'il serait forcé de passer la nuit par un endroit où la société d'une *noire vermine* ne serait pas de trop, il s'était décidé à en mener avec lui Pomp, son fidèle et digne serviteur.

Au moment de s'embarquer, M. Timothée avait confié à Pomp les chevaux et le char-à-banes, qu'il avait attaché sous un hangar dépendant de l'auberge, mais assez éloigné de la maison et au coin d'une route allant directement au quai.

— Et maintenant, Pomp, écoute-moi bien. Au coucher du soleil, tu prendras l'avoine dans les sacs et tu la sépareras entre eux.

— Oui, maître, moi comprendre.

— Tu t'assoieras ensuite dans la voiture, entends-tu ?

— Oui, maître, moi entendre chaque mot.

— Tu resteras dans la voiture jusqu'à ce que les chevaux aient fini de manger : surtout ne vas pas flâner dans le voisinage ; je serai bientôt de retour, et, si je t'y prends... gare à toi.

— Oui, maître, moi bien entendre.

Sur ce, M. Timothée partit, Pomp faisant de grandes promesses avec force sermons de tête et force gestes. Le gaillard pensait en même temps au plaisir qu'il allait avoir à savourer dans le fond de la voiture les friandises que Mme Jenny avait mises de côté pour lui.

Il faisait, pour nous servir de l'expression de M. Tightbody, excessivement noir, et c'est à peine si on distinguait à travers les arbres de la route la lumière brillant dans le lointain. Vivement excité par le plaisir qu'il se promettait, M. Timothée avançait à grands pas sur la route. Il était haletant, et la sueur inondait son visage ; mais il allait toujours. Enfin, il crut apercevoir, au milieu de l'obscurité qui l'environnait, l'espèce de hangar où Pomp l'attendait avec la voiture. Pauvre garçon ! il avait bien dû s'ennuyer ainsi pendant si longtemps ! Plein d'idées généreuses à l'égard de son serviteur, M. Tightbody allongeait le pas encore et dévorait l'espace. Tout à coup il s'arrête ; une sueur froide lui glisse par tous les membres ; ses cheveux se hérissent sur sa tête. Devant lui, sur la route, se dresse un spectre épouvantable : il veut crier et sa voix s'arrête dans son gosier ; il étend les bras et tombe. Soudain il sent qu'on s'avance vers lui ; il se relève et fuit rapidement du côté de l'auberge. Le fantôme le poursuit toujours, il va l'atteindre, quand enfin il touche la porte de l'auberge. Éperdu, pâle, frissonnant d'horreur, il se précipite dans la salle où le récit du meurtre qui venait de se commettre avait rassemblé beaucoup de monde. Le désordre est à son comble ; l'aubergiste et ses garçons d'écurie accourent. Aurait-on vu l'assassin ? Serait-il pris ? On interroge M. Timothée ; on le presse de questions. A ce mot d'assassin le malheureux chancelle ; la bouche ouverte, les yeux hagards, il ne peut que répondre, en indiquant la porte du doigt :

— Là ! là !

Soudain apparaissent à la porte deux hommes poussant devant eux un homme ou quelque chose de semblable :

— Le voilà ! le voilà ! s'écria-t-on de toutes parts. La frayeur s'empare de la foule : les uns fuient, d'autres se cachent, les plus braves se groupent en masse derrière M. Timothée. Ce dernier enfin revenu à lui, reconnaît dans le pauvre diable qu'il a sous les yeux et qu'une chemise seule défend

contre la bise, Pomp, le malheureux Pomp.

Il reste pétrifié.

Pomp, car c'était lui, se précipite vers son maître qu'il a vu, s'écriant : — Maître ! maître !

Un autre croit qu'il s'élançait vers lui, et déjà il brandit un tourne-broche dont il s'est armé, lorsque M. Timothée, se jetant entre lui et le nègre, s'écria : — Arrêtez, je le connais.

— Vous le connaissez ? En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, oui, il y a erreur... Pomp, dit-il ensuite en s'adressant au malheureux qui grelottait de froid au milieu de la chambre, comment se fait-il que vous soyez en cet état... Pourquoi cet accoutrement, hein ?... Où sont les habits, vaurien ?

— Diable ! maître, moi pas savoir.

— Tu ne sais pas ! Pourquoi t'es-tu déshabillé ?

— Moi pas déshabillé... moi dire la vérité." Pomp s'était accroupi et se couvrait du mieux qu'il pouvait avec le modeste vêtement qui lui restait. Il leva une main :

— Moi dire la vérité, maître. Lui tout prendre, voiture et chevaux. Crac ! lui partir comme le vent.

— Mes... Pomp ! Messieurs, une lumière, une lanterne ? Quelqu'un veut-il venir avec moi ? Les chevaux et la voiture partis ? Où... qui les a pris ? vous, coquin de noir... Dis-moi vite, ou je ne vais pas te laisser un morceau de chair... Qui les a pris ?

M. Timothée cherchait des yeux l'homme qui venait de partir pour prendre une lanterne.

— Il va venir, monsieur, dit un gros homme dans la foule ; mais je crois que je puis vous expliquer tout le mystère...

— Comment ?

— On a tué un homme ici tout à l'heure !

— On a tué un homme !...

— Oui, monsieur, et nous pensions même tout à l'heure que ce nègre était l'assassin.

— Ah ! mon Dieu !

Et M. Timothée tremblait de tous ses membres.

— Mais mes chevaux, ma voiture ?

— Il est très-probable, monsieur, que le meurtrier se sera sans doute précipité sur votre nègre, l'aura dépouillé et se sera parti dans votre voiture. Qu'en pensez-vous, vous autres ?

— C'est juste," répéta-t-on en chœur.

M. Timothée était hors de lui. Il saisit la lanterne, jeta son pardessus sur les épaules de Pomp, et sortit en courant.

XXII.

Qu'on s'imagine l'anxiété de Mme Edwards et de ses filles. Pauvre mère ! si son enfant chéri allait être

déclaré coupable ! s'il était condamné ! aurait-elle la force de supporter un si grand malheur ? pourrait-elle survivre à ce désastre et donner à son fils les consolations, le courage dont il aurait besoin ? Tristes, silencieuses, les deux enfants qui partagent sa douleur n'osent l'interroger du regard, et la nuit arrive qu'elles n'ont pas changé de place, attendant avec impatience la nouvelle qui doit les rendre à la vie ou les faire mourir de chagrin.

Peu à peu l'heure s'avance ; les ténèbres de la nuit deviennent de plus en plus épaisses, et un silence de mort règne dans la campagne tout entière. En vain elles pretent l'oreille, le bruit du vent seul vient troubler ce repos solennel. Hélas ! n'apprendront-elles rien encore ce soir ?

Minuit vient de sonner à l'horloge du village.

Tout à coup Marie, le coup tendu, regarde sa mère et lui fait signe d'écouter. On entend vaguement au loin le galop d'un cheval. Il s'approche ; il est près de la grille, on frappe,

Un jeune homme se présente :

« Est-ce ici que demeure madame Edwards ? »

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

ORIGINE DE QUELQUES USTENSILES DE TABLE.

Il est des choses d'un usage tellement répandu, tellement indispensables, qu'on doit croire qu'elles ont toujours existé depuis que les hommes, réunis en société, ont cessé de se nourrir de glands ; au nombre de ces choses, on met tout naturellement celles qui servent à notre table, et cependant il est bien loin d'en être ainsi.

Chez les Romains, on dînait couché ; avec eux cette coutume pénétra dans la Gaule. Sous Charlemagne, les convives s'asseyaient sur des coussins autour des tables ou plutôt d'escaheaux, faits des métaux les plus précieux, tel que l'or et l'argent, et ornées de sculptures et de dessins. Ce n'est que trois siècles après que l'on voit apparaître la table en chêne, dressée sur des pieds et entourée de bancs au dossier sculpté.

Les cuillers, on le comprend facilement, sont en usage depuis que la soupe est inventée ; pour puiser dans un vase un liquide brûlant, il n'y avait que ce moyen de possible ; mais pour porter à sa bouche un morceau de viande ou de poisson, il y avait des ustensiles tout simples, tout naturels ; aussi, chose étonnante et cependant exacte, la fourchette ne date-t-elle que du XVII^e siècle. Chez les Grecs et au plus beau temps du luxe, on mangeait avec ses doigts, et Plutarque donne des règles à suivre pour le faire avec grâce ; chez les Romains on fit comme chez les Grecs, et les mains n'eurent pour auxiliaires que des cuillers et des couteaux. Si les Grecs et les Romains, c'est-à-dire les peuples les plus civilisés, les plus raffinés

de l'antiquité, en usèrent ainsi, tout naturellement les barbares du moyen âge ne purent pas être plus difficiles, et, dans tous les repas, on voit les convives se placer deux devant une assiette ou *escuelle* et y plonger leurs doigts, après toutefois les avoir soigneusement lavés dans des vases destinés à cet usage, *bassins à laver, aiguères*, etc. Pour que les fourchettes viennent prendre place dans les repas, il faut attendre que l'orfèvrerie soit arrivée à un assez haut degré de prospérité, alors elle invente la fourchette, non pas comme un objet utile, indispensable, mais comme un objet de luxe, et, en 1300, on voit Pierre Gaveston, favori d'Édouard II, posséder « *Trois fourchettes pour manger piores.* » Ainsi les fourchettes ne sont tout d'abord employées que dans des circonstances où l'on pourrait très-bien s'en passer. « *Manger piores et grillades de fromage,* » pour la viande et le poisson il faut attendre encore au moins trois siècles.

Les verres et coupes à boire, en verre, bien entendu, restèrent assez rares jusqu'au x^e siècle, époque à laquelle Venise commença à répandre ses produits : sur les riches dressoirs et sur la table des rois, on trouvait bien quelques verres montés en or et en argent enrichis de pierres précieuses, mais dans la vie usuelle on se servait généralement de coupes en étain ou en bois nommé *madre*, c'est-à-dire érable ou cœur et racine de tous les bois. Ces vases étaient très-ombroux, simples, on les trouvait dans les cabarets ; enrichis par la monture, ils prenaient place sur les buffets des seigneurs.

Quant aux coquetiers et aux salières, ces deux choses qui nous paraissent si simples, on fut longtemps sans s'en servir ; jusqu'au xv^e et xvii^e siècles il n'y eut pas de nom pour désigner le coquetier, ce qui prouve combien il était rare ; c'était : « *Un engin à mettre et asséoir eufs.* » ou bien : « *Une chose d'argent à mettre l'œuf.* » Quant à la salière, elle se trouvait sur la table des rois et occupait même la place d'honneur, c'était presque toujours une pièce d'orfèvrerie très-remarquable, et Benvenuto Cellini parle beaucoup de celle qu'il fit pour François I ; mais dans les festins qui n'étaient pas royaux, les salières, dit Olivier de La Marche, étaient tout simplement un morceau de pain découpé et creusé pour recevoir le sel, que chaque convive plaquait à côté de son assiette.

—:o:—

LA MÈRE ET L'ENFANT.

LA MÈRE.

Si les anges au ciel ont enlevé ton frère, C'est qu'il n'avait jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.

De crainte que l'un d'eux ne vienne m'emporter, Mère, apprends-moi comment je puis te tourmenter

—:o:—

PROBLÈME.

Un boucher est parti pour acheter cent animaux avec \$100 ; il doit en payer \$5.00, \$3.00 et 50cts., combien d'animaux de chaque prix doit-il amener.

(La réponse au prochain numéro.)

LE VANTARD.

1. L'homme qui se vante de ce qu'il a fait est au moins un indiscret, plus souvent un orgueilleux.

2. Dans tout les cas, ce serait un homme dangereux si on le croyait.

3. Celui qui se vante de ce qu'il n'a pas fait est un sot.

4. S'il est question de femme dans ses promesses, c'est le dernier des misérables.

5. Défaites-vous de cette habitude si vous ne voulez encourir le mépris des honnêtes gens.

—:o:—

VARIÉTÉS.

Un pauvre cultivateur d'Y*** rendait visite à madame V***, sa propriétaire.

« Bonjour, madame, lui dit-il en entrant.

— Bonjour, Nicolas. J'ai appris avec peine la mort de votre femme.

— Ah ! ne m'en parlez pas, madame, et puis il m'est arrivé un autre grand malheur !

— Quoi donc ?

— J'ai perdu ma pauvre vache, c'est qui fait que j'suis ruiné au complet.

— Allons, il ne faut pas vous désespérer, Nicolas, vous comptez beaucoup d'amis dans votre village, ils vous viendront sans doute en aide.

— C'est exact madame, c'est que vous dites là ; et m'samis m'aiment tant, que tous m'ont déjà offert une aut'femme

— Vraiment ?

— Oui ; mais y n'y en a pas qui m'ait offert une aut'vache.

PINCE SANS RIRE.

Ce jeu, d'après Mouslet, consistait à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle, soit le menton, soit le nez, soit les joues, soit le front. Or, il arrivait parfois que le pinceur frottait deux de ses doigts à un bouchoir brûlé, et qu'il traçait de grandes virgules noires sur la figure. C'est ce qu'arriva, une fois entre autres, à quelqu'un qui ne s'aperçut point du tour. « Je retourne à ma place, raconte-t-il ; toute la compagnie riait, et je rais comme toute la compagnie, mais sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur, mais croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la comédie italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement, les éclats de rire qui m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai de ma poche le petit miroir qui me servait à réparer le tort que les cahots de la voiture pouvaient apporter à ma perruque à la brigadière ; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté. Je dois avouer que le jeu du *Pince sans rire* n'est souvent pas du goût de tout le monde. »

Comme vous voyez, lecteurs, il n'est pas inutile parfois de porter son miroir dans ses poches.

La femme est supérieure à l'homme, aussi bien par l'âme que par la beauté.

LA CALOMNIE.

Apres un voyage de quelques jours, qu'il fit à cheval avec ses compagnons, le cœur content et la conscience légère, il arriva par une magnifique soirée d'avril, et assez à temps encore pour qu'il lui fût possible d'accomplir dès cette nuit même la pénitence qui lui était imposée. Six heures venaient de sonner; et il avait à peine eu le temps de répondre aux félicitations de sa famille, réunie pour le recevoir sur le seuil de son palais, lorsqu'il entendit tout à coup un bruit lointain de lugubres psalmodies qui accompagnaient un enterrement, et aperçut quelques lumières vacillantes qui traversaient la rue et se dirigeaient lentement vers l'église. Abandonner sitôt et dans un tel moment sa maison et sa famille, c'était pénible assurément; néanmoins Rimbault prit prétexte de je ne sais quelles affaires publiques ou privées qui exigeaient immédiatement sa présence ailleurs, et laissant les siens tout surpris de cette retraite subite, il alla se perdre dans la foule et entra avec elle dans le dôme.

« Semblable à beaucoup de vieilles églises qui existent encore, celle-ci présentait la forme d'une grande croix, avec un autel au milieu, deux grandes chapelles sur les côtés, trois nefs, beaucoup de pilastres et beaucoup de colonnes. Rimbault s'étant placé derrière une de ces colonnes, vit poser la bière devant l'autel, puis les chants mortuaires cessèrent, les lampes furent éteintes, à l'exception d'une seule qui brûlait à la tête du mort, et l'assistance se retira lentement. Curieux de savoir quel avait été de son vivant le compagnon de sa nuit, il s'approcha d'un vieillard et l'interrogea. « C'est, répondit celui-ci, « une jeune fille qui, abandonné de son amant, est morte de honte et de douleur. » Rimbault vint se cacher de nouveau derrière sa colonne, pendant que le sacristain faisait sa visite et fermait les grilles des autels et la porte de l'église: bientôt il se trouva seul avec la morte, dont le cercueil était éclairé par une lumière; une autre lumière brûlait sur l'autel du saint-sacrement.

« S'étant approché peu après du cercueil, la clarté de la lampe funéraire lui laissa voir des armoiries. La jeune fille était donc noble, mais Rimbault ne reconnaissait pas ces armes. Qu'on juge de sa curiosité ou plutôt de son anxiété: jeune fille et déshonorée! Ce rapprochement épouvantait, en pensant en même temps que la tombe était dessous qui atten-

rait sa victime, tremblant, frémissant d'angoisses ou poussé sans doute par le bras de Dieu, il se précipita tout à coup sur le cercueil, leva le voile, prit la main qui reposait en croix sur la poitrine de la morte, et fixa les yeux sur son visage, terrifié de la pensée qu'il allait peut-être reconnaître Francesca. C'était elle en effet; et comment dire de quelle horreur il fut saisi, et quelle fut sa terreur inexprimable lorsque, laissant tomber la main de la morte, cette main s'empara de la sienne, et le tint si étroitement serrée qu'il fit de vains efforts pour la dégager de cette étreinte. Il poussa un cri, se jeta à genoux, et la tombe, qui était celle de la famille de Francesca, rendit un bruit sourd auquel il lui sembla que répondit un autre bruit, comme si le pavé de l'église s'ébranlait sous des semelles de fer. Lorsque tout fut redevenu silencieux, Rimbault fit de nouveaux efforts pour retirer sa main, et croyant alors que Francesca n'était pas morte, il osa la regarder encore. Hélas! ces fleurs de la beauté qui servaient de couronne à la jeune fille, et qu'il avait admirées dans tout l'éclat de leur fraîcheur, étaient bien flétries; de longues douleurs et une résignation céleste, voilà ce qui se lisait sur ce visage charmant toujours, mais pâle, blanc et froid comme l'était la main elle-même. A cette vue, il faillit mourir; puis, son épouvante s'exaltant jusqu'à la fureur, il voulut tirer son épée et couper la main vengeresse; à l'instant même, cette main pressa la sienne, comme si elle entraît dans sa chair, non plus froide mais ardente et brûlante; et n'en pouvant plus enfin, épuisé de sa lutte Rimbault se calma, et s'agenouilla prosterné sur le cercueil, sa main abandonnée dans celle de la morte.

« Bientôt il put prier, et la pression de la main devenaient plus douce, il osa de nouveau jeter un regard sur le visage de Francesca où régnait la céleste paix des élus, et pénétré lui aussi de cette paix qui lui parut comme un présage de bonne mort, il implora son pardon de Dieu et de Francesca, demandant seulement qu'avant de mourir il pût se confesser et faire réparation à la malheureuse jeune fille.

« Le jour qui perçait à travers les vitraux peints vint le surprendre au milieu de ces pensées; bientôt il entendit sonner l'*Ave Maria* et ouvrir les portes, et comme le sacristain entra, il prit courage et l'appela. Celui-ci s'enfuit à toutes jambes, mais il revint bientôt accompagné d'un prêtre qui portait la croix et l'eau bénite, et qui, s'étant approché, reconnut Rimbault. « C'est moi, » criait-il, qui suis l'assassin de cette « jeune fille; c'est moi qui l'ai calom-

« niée, et vous voyez comme Dieu me « punit. » Le prêtre à ce spectacle s'empressa de crier miracle. Cependant d'autres prêtres arrivaient, et les portes de l'église ayant été ouvertes, la foule se précipita autour du cercueil, tandis que l'infortuné répétait: « C'est moi qui l'ai tuée, c'est moi qui l'ai calomniée! » L'évêque, sage et saint homme, survint bientôt à son tour, suivi de son clergé dont chaque membre portait un cierge, et lorsque le cercle eut été formé autour du cercueil, Rimbault se leva, et, de la main qui lui restait libre, il fit signe qu'il allait parler. Alors commença sa confession. Il dit comment il avait aimé Francesca, comment la jalousie s'était emparée de lui, comment il avait répandu d'abord quelques bruits vagues qui accusaient la vertu de la jeune fille, comment enfin il s'étant emparé de sa croix, et s'en étant servi comme d'un témoignage sacrilège à l'appui de sa calomnie. Se souvenant alors de cet croix qu'il portait toujours sur lui depuis sa confession à Rome, avec l'intention de la restituer secrètement, il la retira de son sein devant la foule émue, et la montrant à l'évêque et au peuple qui l'entourait, il la suspendit de nouveau, avec l'aide de l'évêque, au cou de la jeune fille.

(La suite au prochain numéro.)

—:0:—

Je connais un magin dont la fortune s'est amusé à faire un millionnaire. Depuis que mon homme en est arrivé là, rien ne l'arrête. Il a un pataud de fils en âge de se marier; il a convoité pour lui la fille du marquis de T..., et une seule chose l'a embarrassé, c'est que le marquis a trois filles.

Mais cela ne l'a pas fait reculer. Il a fourré ses grosses mains dans une paire de gants blancs, il est allé voir le marquis de T..., et il lui a demandé, pour son cadet, une de ses filles, n'importe laquelle.

—Ma foi, mon cher monsieur, a dit le marquis en riant, il ne tient qu'à monsieur votre cadet de choisir. Veut-il la cuisinière ou la fille de chambre?

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

COND'T.ONS DE L'ABONNEMENT:

| | |
|----------------|--------|
| Un an..... | \$0.50 |
| Six mois..... | 0.25 |
| Un numéro..... | 0.01 |

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170¹/₂ rue Sparks, Ottawa